

## De l'hypnose sidérante d'un écran à une démarche sensorielle de vie et de rencontre

### Interview à Ritta Baddoura

Francesca Tumia

(Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3, France)

Poète libanaise née en 1980 à Beyrouth, Ritta Baddoura a tissé un lien particulier avec l'écriture dès son plus jeune âge. Son regard marqué mais jamais déformé par la guerre explore constamment les possibilités d'une forme poétique visant la rencontre des êtres humains. Cette rencontre est envisagée à travers des moments de partage avec son public, fondés sur l'expérience multisensorielle lors de ses lectures-performances et sur un échange immédiat des poèmes et de commentaires à travers l'Internet.<sup>1</sup>

En effet, après la publication de ses recueils *Étoiles d'araignée*<sup>2</sup> et *La Naissance du dé*,<sup>3</sup> à travers la création de son blog *Ritta parmi les bombes*, Baddoura a développé un rapport à la poésie et au public qui a changé son écriture ; elle conçoit la poésie comme un don.

Ce n'est que l'une des étapes d'une évolution créative saisissante dont les résidences d'écriture à l'Akademie Schloss Solitude à Stuttgart en Allemagne<sup>4</sup> ainsi qu'à la ZIP (Zone d'Intérêt Poétique) Plaine plage à Barjols pour son recueil *Arisko Palace*<sup>5</sup> représenteront un enjeu crucial.

Son exil volontaire en France en 2010 marque un tournant dans son rapport à l'arabe libanais, sa langue d'origine, mais également à la langue française qu'elle avait choisie comme langue d'écriture bien avant de se

1 Cet échange des poèmes à travers l'Internet ayant eu lieu de juillet 2006 à décembre 2013, le lien [rittabaddouraparmilesbombes.chezblog.com](http://rittabaddouraparmilesbombes.chezblog.com) n'est plus actif depuis fin décembre 2013 et il n'est plus consultable depuis janvier 2015. Néanmoins, des textes et poèmes sont disponibles grâce à la publication de ces derniers dans Baddoura, Ritta (2008). *Ritta parmi les bombes*. Londres ; San Francisco ; Beyrouth : SAQI.

2 Baddoura, Ritta (2000). *Étoiles d'araignée*. Beyrouth : Mokhtarar.

3 Baddoura, Ritta (2003). *La Naissance du dé*. Beyrouth : Éditions Dar An-Nahar.

4 Cette résidence d'écriture a eu lieu en 2007 dans ce prestigieux endroit et est tout particulièrement importante car ce fut la première expérience hors du Liban pour Baddoura. Pendant cette période d'environ un an, l'auteur a écrit de la poésie et a fait beaucoup de lectures et de lectures-performances en Allemagne et ailleurs en Europe.

5 Baddoura, Ritta (2014). *Arisko palace*. Barjols : Éd. Plaine page.

transférer dans l'hexagone. C'est ainsi que se posent les bases pour bâtir ce parcours de formes de la langue que sera *Parler étrangement*<sup>6</sup> qui lui vaut le Prix Max Jacob découverte 2015.

C'est pendant une interview téléphonique avec l'auteur le 11 juillet 2016<sup>7</sup> que nous avons ainsi eu la possibilité d'avoir un riche et dense échange sur sa conception originale de l'écriture poétique, de la présence d'une violence que Baddoura a d'abord subie et ensuite a réussi à anéantir par le poème, de la transmission et la diffusion de la parole poétique au public et finalement sur son rapport à la langue d'origine, d'écriture et aux langues en général.

FRANCESCA TUMIA Dans « Amorce diptyque d'un avènement »<sup>8</sup> vous racontez l'expérience de l'attente et du silence de la poésie. Après ce silence, arrive le moment du « choix des armes blanches » : « Je saisis, l'une après l'autres, les lettres à bras-le-corps. [...] Les mots s'écroulent, envahissent mon histoire ; intraitable assaut de l'imaginaire par l'imaginaire. Rapprochements inouïs, étreintes émouvantes, le sens écorche sa mante de maux. Vaste, il résonne. Aphasique, lumineuse, intense de synesthésie, la peau-mémoire se fait horizon ». Cette dynamique surgissant de votre approche sensorielle de la poésie unie à cette identification des mots poétiques aux « armes blanches » constitue-t-il un élément fondateur de votre œuvre ?

RITTA BADDOURA Dans le sens de la guerre une arme blanche c'est une arme qui va au corps directement, il y a un corps à corps, il n'y a pas la distance et on attaque directement. [...] <sup>9</sup> Mais c'est une arme blanche aussi dans un sens plus imaginaire, c'est quelque chose quasiment de transparent, d'invisible, de lumineux et qui est porteur d'une innocence [...] et blanc aussi parce qu'il y a une forme de pacifisme. [...] C'est tout ça la littérature aussi, c'est tous ces mots, le sens des mots, ce qui peut se cacher derrière ce blanc quand on dit arme blanche.

6 Baddoura, Ritta (2014). *Parler étrangement*. Amay : Maison de la Poésie d'Amay, l'Arbre à Paroles. Collection iF.

7 Une partie de cette interview a été publiée dans Tumia, Francesca « Ritta parmi les bombes et Parler étrangement. Les nouvelles possibilités du poème explorées par Ritta Baddoura » (2016). *Il Tolomeo*, 18. Venezia : Edizioni Ca' Foscari, 99-113. DOI 10.14277/2499-5975/ToI-18-16-7.

8 Dans Cassir, Michel (éd.) (2004). *De l'obscur à étincelle. Nouvelle poésie d'expression française*. Préface de Gérard Augustin. Paris ; Budapest ; Torino : L'Harmattan.

9 Le présent entretien représentant une sélection de l'interview complète dont la taille est conséquente, toutes les occurrences de parenthèses carrées dans les réponses de Baddoura correspondront aux parties omises compte tenu des normes rédactionnelles de la revue et après accord de l'auteur-même.

F.T. Enfant, vous avez vécu la Guerre Civile, adulte vous l'avez d'abord subie puis soudainement vous avez réagi par le biais de l'écriture. Pourriez-vous nous raconter votre enfance pendant la guerre et si vous estimez que cette enfance écrasée par le conflit ait posé les conditions de votre choix d'écrire ?

R.B. C'était des rythmes très imprévus et irréguliers, on pouvait aller deux ou trois mois quasiment tous les jours à l'école, puis on pouvait être bloqués à l'école [à cause des bombardements] et les parents venaient nous récupérer le soir. [...] On s'abritait sous les escaliers. Lorsque je voyais que les enfants [...] arrivaient à s'amuser alors qu'on était par terre sur des coussins et des draps dans les escaliers, dans l'entrée de l'immeuble et qu'on était à la lueur de la bougie parce que l'électricité était coupée et on attendait de voir si la bombe allait tomber sur notre immeuble ou sur celui d'à côté, où dans la vallée voisine... moi je n'y arrivais pas. [...] Je pense qu'ils arrivaient à rester dans une forme d'insouciance. [...] Ils n'étaient pas non plus dans un monde parallèle, mais ils arrivaient à rester insouciant, à rester dans quelque chose d'un peu plus propre à l'enfant. Moi j'étais enfant, je n'étais pas non plus une adulte, mais j'avais compris l'imposture, j'avais compris à un moment que les adultes étaient autant terrorisés que nous parce que les bombardements étaient très forts, parfois ils avaient plus peur que nous, et que quelque part ils ne pouvaient rien arrêter. [...] En fait on se rend compte que les adultes et les enfants sont presque égaux, que bien sûr l'adulte te prend dans ses bras, il essaye de te consoler mais que devant la mort on est tous égaux, je l'ai compris très tôt, je l'ai intellectualisé, c'est-à-dire que je n'ai pensé comme ça quand je n'avais pas encore 10 ans.

Dans ce sens, mes premiers poèmes dans le 'cahier mauve' [le cahier de poèmes qu'elle utilisait alors qu'elle était à l'école primaire dont la couverture était mauve] parlaient de la guerre. Mes premiers poèmes parlaient de l'enfance qui est tâchée de sang, de la fin de l'insouciance, de la fin de l'innocence, de l'enfant qui paye un prix cher, de l'enfance ici qui n'est pas la même enfance qu'ailleurs. Un profond sentiment d'injustice. [...] Je pense que j'ai compris à un moment que c'est quelque chose que les enfants ne devraient pas vivre. [...] Peut-être que pour moi ce qui a été le plus violent a été le moment où j'ai compris que les adultes ne pouvaient rien faire. C'est le moment où ce mythe de l'adulte protecteur s'est cassé. Je pense que ça a été quelque chose de très violent parce que j'ai bien vu que les autres enfants n'en étaient pas là. J'étais enfant, mais j'étais sortie du cercle des enfants. Je n'étais ni chez les enfants, ni chez les adultes. Je pense donc que la guerre a joué quelque chose dans mon écriture et que l'on ne peut pas dire que les événements que l'on a vécu n'alimentent pas notre univers symbolique, notre univers émotionnel,

nos fantasmes. Mais je ne suis pas uniquement une poète qui parle de la guerre comme j'ai pu le lire dans certains articles, je trouve que c'est réducteur. Je parle aussi d'enfance, d'émotions, de voyages. La violence n'est pas que dans la guerre, elle est dans plein de choses, pour moi c'est quelque chose qui fait partie de mon histoire.

F.T. En 2006 vous avez déclaré dans *Le Magazine Littéraire* que le déclic du commencement de votre blog *Ritta parmi les bombes* est venu de celui du dessinateur Mazen Kerbaj qui jouait « de la trompette comme pour accompagner ou défier le son des bombes ». Quelle démarche avez-vous suivi dans la réalisation de votre blog ?

R.B. Au début je n'avais même pas pensé écrire sur internet. [...] C'est une amie en fait qui m'en avait parlé. [...] Je suis allée voir dans un internet café ce blog [de Mazen] ça m'a fait rire déjà parce qu'il y avait beaucoup d'humour, c'était ironique, c'était un humour assez noir, et car il y avait quelque chose de frais, de vivant, qui était en phase avec ce qui se passait dans le présent. Durant les deux premières semaines de juillet 2006, je me rappelle que soit je regardais la télé soit je m'allongeais. J'étais complètement sous la torpeur de cette chaleur et de ce choc et quand j'ai vu le blog de Mazen et j'ai commencé à lire d'autres choses, je me suis dit : « je peux peut-être écrire quelque chose ! ». Je suis quelqu'un qui écrit lentement, qui prend le temps, qui a un processus d'écriture qui peut être assez laborieux [...] finalement que je me suis dit que je n'allais pas pouvoir le faire. Puis, encouragée par des amis, je me suis dit « je vais essayer d'écrire quelque chose ! ». [...] Le premier texte [...] s'appelle *Fajr Free Jazz* car à l'époque j'écoutais beaucoup un album de Free Jazz de Miles Davis qui s'appelle *Bitches' brew* et, parce que là où j'habitais avec mes parents au Liban, en face de l'ambassade américaine, il y avait tout le temps des hélicoptères qui faisaient arriver des politiques [...] et parfois également le bruit des bombes – dont certaines étaient dénommées « Fajr » (Aube en arabe) – car la banlieue sud aussi a été bombardée. [...] Donc il y avait ce lien de musique, de bruit, de chaleur, de bourdonnement des bombes et c'est parti de là. [...] A l'époque, en 2006, je commençais à griffonner sur du papier, ensuite je recopiais sur l'ordinateur et puis le fait de voir que les gens lisaient et mettaient des commentaires a débloquent quelque chose en moi, j'ai commencé à écrire plus souvent, parfois directement sur ordinateur.

F.T. Vous avez en effet considéré ce blog comme une issue de votre passivité, un moyen qui vous donnait « l'impression d'agir ». Pourriez-vous nous en dire plus sur cette « impression d'agir » par le biais d'une écriture poétique diffusée prioritairement via le média du web ?

R.B. A cette époque là, il y avait cette forme de torpeur physique, et une torpeur psychique aussi, j'étais assez affectée par le fait de regarder la télé. [...] Dans *Ritta parmi les bombes* il y avait ce rapport à l'écran qui était sidérant, il y avait une sorte d'hypnose sidérante dont j'ai voulu rendre compte : on y voyait les morceaux de chair, on voyait les cadavres d'enfants sortis de sous les décombres, un peu verts à cause de l'usage de certaines bombes qui sont interdites. Il y avait quelque chose d'assez dur, et on était choqué [parce qu'on voyait ça et on se disait] « le monde entier sait que ça se passe et personne ne fait rien pour arrêter ». [...] Il y avait quelque chose de complètement démesuré, les nombres s'alignaient sur l'écran, c'est-à-dire qu'on voyait défiler ces bandes, quand il y avait ces choses urgentes de la dernière minute, où le chiffre [du nombre des morts] augmentait et augmentait. Dire qu'il y avait eu quatre-vingt morts ou cent morts ou deux-cent morts dans une explosion, ça devenait au quotidien quelque chose de complètement tolérable, ou en tout cas qui était censé être tolérable. [...] Ecrire le blog *Ritta parmi les bombes* a marqué quelque chose d'important : j'ai vu que les gens, quand il n'y a pas la forme du livre, avaient moins de filtres, moins de résistance à lire [avec une] sorte de circulation libérée, en s'aventurant ainsi dans la poésie.

F.T. Est-ce que vous pensez donc que le recours au web et aux lectures-performance rentre dans une conception de poésie où le contact avec le public et les retours immédiats des lecteurs sont au centre de ses nouveaux enjeux ? Et si c'est le cas, comment cette dynamique influence-t-elle votre rapport à l'écriture puis à la lecture en public ?

R.B. Dès le début je n'ai pas lu de manière classique [...] j'ai lâché par moments le livre car la poésie doit être écoutée aussi, elle doit être reçue. D'un côté il y a un rapport au livre, un rapport de solitude, d'intimité, de silence et qu'on le veuille ou pas, quand on est en train de lire face à un public, même si celui ou celle qui écoute ferme les yeux, il/elle ne peut recevoir la voix du poète comme lorsqu'il/elle lit tout seul. De l'autre côté, lorsque l'on lit face à un public, il y a une autre configuration, on est avec d'autres gens [...] donc il n'y a pas la même facilité à se retrouver dans cette même intimité. Dans ce dernier cas il y a tout d'abord quelque chose qui est de l'ordre du voir et de l'entendre et qui est multisensoriel. Puis il y a la personne du poète. C'est-à-dire qu'il y a le poète dans ce qu'il écrit, et il y a le poète dans la vraie vie qui va venir tel qu'il est, et je distingue en tout cas ces deux moments : le moment de lecture seule et le moment où la poésie est donnée, où elle est dite, où il y a une oralité. Dès ma première lecture-performance j'ai commencé à appréhender différemment ces deux rapports, à me saisir de la possibilité de rencontre véhiculée par l'oralité. [...] Je travaille beaucoup avec l'espace, [...] le

mouvement, la voix et surtout avec la présence : la mienne et celles des personnes qui écoutent. C'est une expérience qui fait des déclics. [...] Ma démarche lors des lectures n'est pas une démarche intellectuelle, c'est une démarche sensorielle, c'est une démarche de vie et de rencontre. [...] Le but de cette démarche sensorielle avec une part d'improvisation, ouverte à l'inconnu, c'est le moment présent, c'est d'être là, c'est quelque chose d'éphémère qui existe dans le moment et puis une demie heure plus tard à partir de textes relativement similaires, je faisais quelque chose de complètement différent avec peu de mouvement ou au contraire avec beaucoup de chant. C'est ce que j'aime, il y a une mise en danger, parfois ça peut énormément réussir pour moi, ou parfois c'est frustrant car je vois que je n'arrive pas à décoller. J'ai senti des choses pareilles dans des résidences d'écriture où je devais travailler avec des personnes qui étaient en alphabétisation et où certains organisateurs ou responsables me disaient, comme pour s'excuser d'avance : « il y a parmi ces personnes beaucoup qui ne sont jamais allées voir un spectacle ou qui n'ont jamais lu un roman ou de la poésie, donc ne t'attends pas à ce qu'ils s'intéressent à l'atelier d'écriture ou aux poèmes », mais en fait ce n'était pas vrai. Il y a même eu des moments de grâce avec certaines de ces personnes, justement parce que tout le monde est capable de rêver, d'exprimer une part de son imaginaire et de son monde intérieur si on lui en donne la possibilité. [...] Il y a eu des moments très touchants pour moi par exemple pendant la période de *Ritta parmi les bombes* il y avait des gens qui pleuraient pas parce que c'était des poèmes au nerf dramatique (ce n'est pas le cas de tous les poèmes de ce recueil), mais parce que les gens arrivaient à connecter à d'autres expériences, ils n'avaient pas forcément connu la guerre, mais ça les faisait penser à d'autres expériences [...] qui leur sont personnelles, et cela a vraiment changé mon écriture. Mais je pense que j'ai eu besoin de temps parce qu'au début c'était plus intellectuel et plus cérébral pour moi. [...] Par exemple dans la *Naissance du Dé* il y a un rapport à la forme, un travail sur l'architecture du poème dans l'espace de la page. Dans les dernières années je sens que je me suis un peu plus libérée de ça. Je m'interroge si ce n'est peut-être pas le fait d'être venue vivre en France et d'avoir eu à éprouver autrement ma langue d'écriture. C'est pour ça que *Parler étrangement* a énormément troublé mon rapport à l'écriture, [...] là il y avait une liberté, une sorte de détachement qui vient de toutes ces expériences [de voyages et de rencontres] et peut-être aussi de la pratique de l'écriture sur des supports différents, [...] c'est un peu tout cela qui fait que la forme de l'écriture et le souffle changent.

F.T. En effet grâce aux poèmes de ce recueil, *Parler Etrangement*, le lecteur suit le parcours de votre rapport à la langue d'origine dès votre enfance. Mais il y a également une invitation à réfléchir sur le rapport à la langue française et aux langues en général. Comment entendez-vous le terme de langue « provisoire » et quelle est sa place dans votre poésie ?

R.B. Je pense que toute langue est provisoire. [...] Il y a la langue parlée, la langue du corps, la langue des signes, des yeux, du silence, [...] il y a la langue de la folie, de la terreur, de la musique, il y aussi la langue à travers laquelle on échange avec un enfant. Une langue ne peut être que provisoire. Il y a un vers aussi qui m'avait marqué de Paul Eluard qui disait « le tout est de tout dire et je manque de mots » : c'est que l'on ne peut jamais tout dire, jamais tout exprimer, pas assez de mots pour dire les choses, pas assez de sonorités [...] c'est des musiques, c'est une manière d'utiliser la gorge, la poitrine, le souffle, le chant. Ainsi on ne peut jamais habiter complètement une langue, on peut entrer et sortir, l'occuper, l'apprivoiser. On peut ne parler qu'une seule langue, mais même en ne parlant qu'une seule langue, elle est provisoire parce que vient toujours un moment où il faut autre chose. C'est pour montrer que, tout en étant essentielle parce qu'on en a besoin pour aller vers les autres, pour être aussi à l'intérieur de soi, pour être dans le langage, dans le symbole, une langue peut être aussi, je ne dirais pas accessoire, mais à la fois essentielle et parfois elle peut ne pas être utile. C'est plus une pensée personnelle de la langue mais cela n'a pas un rapport à une langue particulière, toute langue peut être provisoire.

F.T. Est-ce que cela implique que le français est lui-même provisoire dans le sens où lorsque vous ne pouvez pas tout exprimer uniquement à travers cette langue, vous avez recours également aux mots et aux sonorités d'autres langues dans le français ? Et ce, parce que cela vous permet de retrouver cette partie essentielle de votre être ?

R.B. Oui [...] la langue en elle-même est une forme, elle est une musique, elle n'est pas le fond, elle essaye de porter le fond, elle est une médiatrice de quelque chose, elle est une intermédiaire entre nous et nous-mêmes, entre nous et les autres. [...] Mon rapport à ma langue d'origine est devenu encore plus important et encore plus intime depuis que je vis à l'étranger parce que je l'entends autrement, parce que j'ai eu cette distance pour la vivre autrement et qu'elle vit en moi autrement. C'est une langue que je parle encore, mais c'est une langue qui me manque beaucoup plus ces dernières années, [...] les premières années à l'étranger je sentais moins ce manque. Il y a un certain temps où elle revient. Ce n'est même pas une nostalgie, c'est une envie, un manque, un désir de la parler dans ma bouche, dans

mes mâchoires, elle est là. [...] Je la découvre autrement aujourd'hui parce que je me suis plongée suffisamment dans autre chose [...] c'est de ça que parle *Parler étrangement* : de toutes ces langues qui ne sont pas pareilles mais qui se connaissent en nous et qui échangent certaines de leurs spécificités et qui sont toutes rendues étrangères et familières par la poésie, via son parler étrange. Parler et écrire en français en étant étrangère même si les gens disent « mais tu parles parfaitement » ce n'est pas ça la question, c'est de quel français il s'agit. [...] Quand on habite un pays, dans mon cas la France aujourd'hui, on achète son pain en français, on pleure en français, cela ne pourra pas être pareil pour quelqu'un qui est né dans cette langue, même en la parlant beaucoup. Même en l'apprenant très jeune, ce n'est pas la même langue [...] une langue c'est une et plusieurs à la fois. [...] Enfin, la langue c'est un pays, c'est un lieu aussi qui n'existe nulle part mais que l'on peut emporter avec soi-même et qui change et c'est pour cela qu'elle ne peut être que provisoire. Quand on dit provisoire cela ne veut pas dire que c'est fini et que après il n'y a plus rien, ça veut dire que c'est quelque chose qui est ouvert au mouvement, c'est que s'attacher à une langue comme quelque chose de figé c'est quelque chose d'impossible, elle évolue dans le temps. [...] On ne parle pas la même langue si on est sous occupation, ou si on est dans un pays libre, on n'a pas le même rapport aux choses, tout change et la langue porte tout cela, tout ce qui est véhiculé et qui fait que, à la fois, il faut l'accueillir et être ouvert à tout ce qu'elle apporte.